

Bruno Roza
Leçons de choses
le dilettante

Bruno Roza

Leçons de choses

le dilettante

19, rue Racine

Paris 6^e

Couverture : Anne-Marie Adda

© Le Dilettante, 2001.

ISBN 978-2-84263-434-6

Pour mon fils Antonin

Le vinaigrier

Parmi tous les objets merveilleux de la cave, objets d'autant plus fascinants qu'ils nous étaient presque toujours interdits, il y avait le vinaigrier.

C'était un grand vase de terre vernissé et pansu, coiffé d'un gros couvercle plat et à la base duquel un petit robinet de bois dressait un sexe raide et compliqué. Il reposait, haut perché, sur une forte étagère de fer scellée à un mur envahi de salpêtres chevelus et de taches affreuses. A priori, rien donc qu'un pot inoffensif et même un peu gogue-nard.

De temps en temps cependant, et selon un rythme qu'il ne nous était pas donné de comprendre, on lui donnait à boire : du vin. Et du vin le moins cher. Des fonds de bouteille parfois.

Ces jours-là une main prudente en déplaçait le couvercle : un bruit rêche et grenu comme d'un grincement de dents mais plus caverneux, un bruit qui vous dressait le poil montait alors sous la voûte pour se perdre dans les coins les plus sombres. Une autre main lui versait la boisson à plein goulot et parfois tout un litre était englouti d'un seul trait accompagné de profonds borborygmes. Une forte odeur de vinasse envahissait alors l'espace et, dominant celle du moisi qui montait du sol de terre toujours un peu humide, elle ajoutait ses relents délétères aux remugles des plâtras et des formes pourrissantes qui reposaient dans l'ombre.

Il n'y avait plus, pour résister à l'écœurement qui nous gagnait, qu'à détourner les yeux vers la rangée de clayettes où la rougeur des pommes ne cessait pas de luire, comme une lampe jamais éteinte.

Mais qu'on emplisse le vinaigrier, et même avec du vin, n'avait, après tout, pas de quoi nous intriguer. Non, ce qui nous inquiétait, c'était plutôt cette transformation que son ventre opérait sur le liquide qu'on lui confiait. Nous avons goûté le vinaigre, son amertume, et on nous avait montré son cœur ou plutôt son organe – la mère ou l'amer? –, enfin cette espèce de chose informe, rouge et molle, comme un foie de porc ou comme un gros caillot de sang, cette chose qui pouvait mourir si on y touchait, cette chose qui œuvrait dans l'ombre et qui grossissait, grossissait au point qu'un jour on pourrait en couper un morceau pour qu'il revive dans un autre vinaigrier.

Nous n'entrions donc jamais dans la cave sans nous assurer d'un coup d'œil que le vase était bien à sa place et qu'il dormait ou que la chose en lui dormait. Toutefois sa présence ralentissait notre démarche et dès le premier pas un sourd bourdonnement venait à nos oreilles où grondaient à la fois le plaisir et la peur d'être là, le désir et la crainte d'avancer.

Quand nous atteignons enfin l'objet de la commission qui nous avait été confiée – c'étaient quelques pommes de terre ou bien un litre –, nous revenions avec le regard de l'ogre sur nos épaules.

Alors, surtout, ne pas se retourner.

Le papier tue-mouches

L'été, lorsque ma mère allait à la ferme payer les commissions de la semaine, nous entrions directement dans la grande salle.

La porte, toujours ouverte sur son petit perron flanqué d'une ou deux grosses paires de bottes noires, était seulement gardée par un léger portillon à claire-voie qui empêchait les poules d'entrer et par un somptueux rideau de bouchons multicolores patiemment enfilés dont la cascade de lumière au doux cliquetis plastifié avait pour fonction d'écarter les insectes.

La targette du portillon levée, nous passions le rideau comme on entre sous la

douche, une main en avant, le buste penché, quittant subitement la chaleur et la clarté de la cour pour l'ombre fraîche de la salle. D'autant plus fraîche et plus ombreuse que lorsque nous arrivions, un peu avant midi, les volets étaient déjà tirés et la salle pauvrement éclairée par une ampoule qui brillait sous son assiette d'émail blanc.

La fermière nous accueillait avec un verre de lait qu'elle posait sur la table entre des montagnes d'épluchures et des haricots à écosser, des œufs lavés sur du papier ou des volailles fraîchement vidées, roulées dans un torchon, et tandis qu'elle entraînait sa cliente au fond vers ses livres de comptes, nos yeux, s'accoutumant à l'obscurité, voyaient lentement apparaître, à côté de la maigre suspension et piqué dans la même solive, un ruban de papier jaunâtre et luisant que terminait une sorte de petit rouleau. Le papier tue-mouches.

Tout au long de ce ruban étaient écrits, en mots aussi réels que l'étaient les victimes, les terribles et vains combats des

insectes piégés. Autant de corps, autant de luttes, autant de défaites où le dernier spasme avait été un bourdonnement exaspéré ; car le papier collant, quand il tenait sa proie, ne la lâchait jamais.

Ainsi, et dans un ordre impossible à reconnaître, il y avait là des mouches et des moucherons, mais aussi de grands cousins tout défaits, quelques rares abeilles presque intactes, des papillons chiffonnés et parfois même un gros frelon dont le dard redoutable s'emperlait encore d'une inutile goutte de venin.

Avec un peu de chance nous pouvions suivre les derniers instants de quelque insecte. Et, même par jeu, jamais nous ne lui portions secours, comme si, avant que d'en savoir le sens, nous apprenions le caractère sacré du mot « destin ».

Les grosses mouches vertes étaient les moins dociles, même attrapées, engluées, elles s'énervaient encore jusqu'à l'entête-

ment et nous finissions par comprendre que l'excès même de cette colère était la marque de leur résignation.

Le goût de notre lait en devenait bizarre.

La cuisine

Dans les journées d'hiver, quand la rigueur du froid nous interdisait le jardin, la cuisine devenait le cœur de la maison.

Nous errions bien de pièce en pièce, laissant une chambre pour une autre, des escaliers pour un couloir, mais toujours elle était le passage obligé où nous revenions prendre des forces, recharger notre sang de ses vertus profondes comme vers un organe qui nous aurait rendu de sa vitalité.

Il y avait deux agents à cette efficacité circulatoire. Le premier, c'était la perpétuelle présence de ma grand-mère, le second, la

suffocante chaleur de la pièce, tous les deux à la fois attractifs et répulsifs.

Ma grand-mère : elle y était pour ainsi dire à résidence. Toujours affairée à quelque tâche, encombrant soudainement une paillasse d'un monticule d'ustensiles, déversant dedans l'évier le trop-plein d'eau d'une gamelle, ou, le plus souvent, assise devant la table où l'attendaient, sur des journaux, patates et carottes, volaille à préparer ou gros poisson au nom barbare, elle était l'âme du lieu, sa respiration calme et bienfaisante, et quand elle nous avait accueillis avec un gâteau ou un bout de chocolat elle nous renvoyait à nos jeux avec un gros baiser et des « ne restez pas dans mes jambes » où perçait l'injonction d'y revenir bientôt.

La chaleur : presque insupportable, elle était due à une énorme cuisinière qui tenait tout un mur à elle seule et qui ronflait toujours, constituant ainsi pour nos oreilles simples une sorte de cœur au cœur de la maison. D'ailleurs tous les gestes convergeaient vers elle et de toutes les minuscules pérégrinations de ma grand-mère, dont certaines

passaient par le buffet, l'évier ou la souillarde, les plus fréquentes étaient celles qui la ramenaient à son fourneau. Elle levait un couvercle, calmait une ébullition, agitait une friture, tirait un faitout d'une zone brûlante vers une zone tempérée, ou bien encore secouait le cendrier. Le clou, bien sûr, c'était quand elle levait une rondelle du bout d'un tisonnier pour recharger son feu d'une pelle de charbon. Alors on voyait la chaleur, le saint des saints, le lieu où l'or insoutenable des braises rougissait jusqu'au blanc la fonte du foyer devenue transparente, le sang même se fabriquer. Après un tel spectacle et presque cramois de nous en être approchés le plus possible, nous cédions à un naturel besoin de fraîcheur et décampions vers les étages.

Un seul objet pourtant, quand il nous attrapait, avait la puissance de contrevenir à cet ordre infailible, de briser ce cercle immuable où nous étions attirés et repoussés, appelés et renvoyés; c'était un objet qui nous clouait à la cuisine, nous y retenait,

nous y emprisonnait et de façon paradoxale nous libérait définitivement de sa loi.

Cet objet, c'était la fenêtre, ou plus précisément un état ou un esprit de la fenêtre où s'était jouée, sans que la nuit n'y eût sa part, l'énigmatique et silencieuse disparition du jardin.

À la place de la perspective qu'on avait l'habitude d'apercevoir sur la cour, les apprentis en alignements jusqu'aux tréfonds du potager et les hauts cerisiers du lointain, un étonnant rideau de perles était venu vernir les vitres de sa brillante opalescence. Une buée s'était formée, opaque comme un mur et pourtant si fragile qu'il suffisait d'attendre un peu pour la voir se ruiner d'elle-même. Une goutte naissait juste sous le bois, grossissait, en amalgamait une autre, et coulait bientôt en nous rendant au travers de cet étrange barreau l'espace improbable et désiré du jardin. Sa seule vue nous renvoyait à nos courses, mais cette fois à des courses imaginaires où

quelque chose comme un printemps fleurissait par avance pour nous.

Les minutes passaient, ou les heures. Par la pensée, nous étions déjà dehors.

Table

<i>Le vinaigrier</i>	9
<i>Le papier tue-mouches</i>	13
<i>La cuisine</i>	17
<i>Le mannequin</i>	23
<i>Les meules</i>	27
<i>Le presse-purée</i>	33
<i>Chez le coiffeur</i>	39
<i>Les petites besognes</i>	45
<i>La bêche</i>	49
<i>Les bocaux</i>	55
<i>Les lapins</i>	59
<i>Le rasoir</i>	63
<i>Les pièges</i>	69
<i>La balance</i>	73
<i>La blouse</i>	77